Pour citer cet article : GOGUEL D'ALLONDANS, T., « Quelques éléments anthropologiques pour une compréhension des adolescents du 21ème siècle », *Journal des socio-anthropologues de l'adolescence et de la jeunesse*, Revue en-ligne. Date de publication : janvier 2012.

[http://anthropoado.com/le-journal-des-socio-anthropologues-de-l-adolescence-et-de-la-jeunesse-textes-en-ligne/]

Quelques éléments anthropologiques
Pour une compréhension de l'adolescent du 21ème siècle

Thierry Goguel d'Allondans

La vie secrète des caméléons

Il y a quelques années déjà, pour une recherche sur les sexualités adolescentes, j'avais forgé une métaphore pour l'adolescence postmoderne, celle du caméléon. Je connaissais, bien sûr, la magnifique métaphore du homard conçue, en son temps, par Françoise Dolto. Celle-ci lui avait permis d'insister sur la « fragilité » (Dolto, 1989) psychique à cet âge de la vie. « L'enfant – écrivait-elle – se défait de sa carapace, soudain étroite, pour en acquérir une autre. Entre les deux, il est vulnérable, agressif ou replié sur lui-même ». Je trouvais intéressant de la compléter par une image qui insisterait, elle, sur la « fragilité » sociale à ce stade du développement.

Le caméléon est un petit mammifère reptilien qui a, comme mécanisme de défense, la capacité de se fondre dans le paysage. L'adolescent d'aujourd'hui a cette fabuleuse capacité, celle de s'adapter parfaitement au temps présent. De fait, il est et il fait le temps présent, comme le souligne très justement Marcel Gauchet lorsqu'il émet l'hypothèse que « l'adolescence est devenue le modèle sociétal dominant » (Gauchet, 2002). L'ado est le seul prescripteur possible de tendances, et les publicitaires ne s'y trompent pas ! L'enfant n'a pas encore cette capacité d'adaptation, ce pouvoir du caméléon, il est trop dépendant de ses parents ou de ses éducateurs ; le plus fréquemment, il s'inquiète de leur absence, de l'inconnu. Les adultes – que nous sommes en principe – ont perdu les facultés du caméléon ; ils sont parfois dépasser par les nouveautés. Leurs responsabilités les obligent, généralement, à circonscrire leurs choix, voire même leurs curiosités.

L'adolescent est donc, tel un super-héros, en capacité d'être en phase avec le monde présent, au point parfois de nourrir l'illusion de pouvoir le façonner à son image. Ce côté caméléon a des aspects forts positifs (il aiguise, chez le sujet, son imagination, sa créativité, sa curiosité, son appétit de connaissances…) mais recèle également bien des dangers : la plupart des conduites à risque des jeunes peuvent être lues comme des « effets caméléon ». Pour exemple, la vitesse élevée au rang de valeur cardinale dans nos sociétés hypermodernes est aussi, en France, la première cause de mortalité des 15-24 ans.

Devenir ce que nous sommes…

Voilà un pari anthropologique qui nous met, entre autres, au défi de nous départir des effets de nos environnements… Le 1er avril – et ce n'est pas un poisson ! – j'ai été mis à un autre défi, pas très éloigné du premier, par deux étudiants en master, de l'Université de Strasbourg, qui ambitionnent d'être, possiblement demain, Conseiller principal d'éducation (CPE). Ils effectuent, actuellement, un stage, auprès d'un Cpe, dans un établissement scolaire classé en zone d'éducation prioritaire, le Collège Solignac, dans une banlieue strasbourgeoise, le Neuhof. Il paraîtrait que ce collège détiendrait, au niveau national, le triste record, pour ses élèves, des familles les plus pauvres, avec un taux de chômage et un recours aux minimas sociaux élevés. Elsa et Guillaume, mes étudiants, avaient organisé, durant toute la semaine, des activités éducatives centrées sur la différence, notamment le handicap. Les petits « normopathes[1] » avaient ainsi joué une partie de basket avec une équipe d'*Handisport* (dont les joueurs sont en fauteuil roulants). Les « valides » ont pris, symboliquement, une raclée ce qui semblerait avoir mis leurs pendules à une heure certaine. Le vendredi après-midi, avant un gros goûter pris en commun entre adultes et enfants, des débats furent organisés pour les collégiens de 6ème, par groupes d'une trentaine à chaque fois, durant 45 minutes. Quelques rares mamans avaient répondu à l'invitation faite aux parents d'y participer. Mon challenge : animer ces rencontres ! Occasion, pour moi, de rencontrer ces préadolescents c'est-à-dire des garçons et des filles qui ont quitté les balbutiements de la petite enfance mais qui ne sont pas encore pris dans les rets de la puberté. Bref, une classe d'âge avec ses codes et ses rituels spécifiques…

Parmi les petits outils préparés, par mes soins, pour faciliter des échanges, j'avais le questionnaire d'une enquête réalisée, récemment, auprès de collégiens, par des collègues belges. Le protocole comprenait 35 questions fermées – on y répond que par l'affirmative ou la négative – toutes construites sur le modèle : « Pourrais-tu être ami avec… ? ». En Belgique, les enfants ont répondu par écrit et anonymement. Pour ma part, il ne s'agissait pas, a priori, de vérifier une hypothèse mais simplement d'avoir un support à des débats. C'est la raison pour laquelle j'ai posé les questions, oralement, à l'ensemble de l'assistance. Le résultat, étonnant, me taraude encore aujourd'hui. Tous les groupes, sans exception, ont répondu « Oui » à 33 items. Affirmations souvent assorties de « bien sûr, M'sieur », « bin, c'est sûr M'sieur », « regardez autour de vous, M'sieur », « c'est clair »… Histoire de me dire que, pour eux, ces questions ne se posaient même pas ! Ainsi, estimaient-ils simple et naturel d'être ami avec : « quelqu'un d'une autre couleur de peau », « quelqu'un d'une autre religion » – me signalant d'ailleurs que c'était les réalités de leur groupe-classe –, « une personne handicapée » (on peut supposer qu'il y avait aussi, là, un effet bénéfique de la semaine passée sur cette thématique avec des intervenants parfois eux-mêmes handicapés), etc.

Mais, de manière toute aussi unanime, ces jeunes ont répondu, immédiatement, « non », à deux questions (juste à ces deux-là !). Il me faut ajouter que les questions n'ont pas suscité, plus que les autres, de réflexion préalable. Par contre, les réponses étaient bien moins banalisées et bien plutôt empreintes d'une violence mal contenue : « ça va pas la tête, M'sieur ? », « putain, non ! »,… Les deux amis impossibles sont donc : l'homosexuel et le juif. En passant, le juif n'est pas identifié à une religion, il est « juste » l'ennemi désigné. Voilà comment ces collégiens – peut-être un peu plus les garçons que les filles, la parole des premiers écrasant parfois le silence des secondes – sont élevés dans une conception imbécile (c'est-à-dire, étymologiquement, bâclée) de la virilité (et du genre), dans des haines aussi tenaces qu'irrationnelles d'une altérité méconnue. Combien faudra-t-il de générations pour

1. Expression du psychiatre et psychanalyste Jean Oury.

apaiser de telles tensions, arriver à « un vivre ensemble » avec tous (et non 33 sur 35) ? Il en aura fallu au moins deux pour cicatriser, en Alsace zone frontière, les plaies profondes laissées par la deuxième guerre mondiale, rendre possibles des amitiés et des échanges franco-allemands (alors qu'il suffit, au propre comme au figuré, de franchir un pont entre deux rives)… Le corps est affecté – comme, par exemple, dans son incapacité de se mettre en mouvement – autant que l'esprit, par ces marques faites par les éducations, les morales, les politiques et les cultures ; l'un et l'autre suintent des émotions, habilement ou implicitement, parfaitement distillées.

Il faut alors d'autres rencontres, d'autres « modèles à vivre » (expression de Françoise Dolto pour désigner les éducateurs entendus, au sens large, des parents aux professionnels), d'autres figures – y comprise celle du juif homosexuel – pour bousculer l'établi, créer le nécessaire désordre préalable au déblaiement. Ce déblayage permet alors d'entrevoir des horizons cachés jusque-là et, dès lors, des chemins engageants et des libertés possibles. À côté des autres mondes, il y a aussi les autres natures de l'Homme.

Il y aurait quelque intérêt à revisiter et à s'intéresser aux classes d'âge[2], à leurs bornes et leurs limites, leurs effacements parfois. L'adolescence a, sans aucun doute, largement contribué, par l'envahissement du champ, aux brouillages – pour ne pas dire aux brouillards – des étapes de l'existence humaine. Il y a quelques années, dans le cadre d'enquêtes sur les conduites à risque des jeunes et, à un moment donné, plus précisément, sur les tentatives de suicide à l'adolescence, j'avais rencontré un beau jeune homme, très intelligent, hospitalisé à la suite d'une ingestion massive de médicaments. Ce garçon m'avait surpris par une forme inhabituelle de désespérance qui se traduisait par un inintérêt total pour toutes choses même celles les plus usitées par sa classe d'âge. Je l'avais, un peu, poussé dans ses retranchements en l'invitant à me dire ce qu'il souhaiterait le plus ardemment. Il avait fini par formuler une demande – à moins que ce ne soit oser un désir : « Trouvez-moi un adulte qui me donne, un peu, envie d'en devenir un ! »

Qui suis-je sinon des milliers d'autres ?

À l'heure d'une mondialisation galopante – effrayante même pour bon nombre – la question des identités reste extrêmement sensible, au cœur pourrait-on dire du « vivre ensemble », comme un point nodal de ce qui fonderait, somme toute, notre Humanité. En apparence, cette frénésie consumériste, du global et du mondial, érode les différences, clone les sujets d'un bout à l'autre de notre planète : mêmes modes, mêmes musiques, mêmes films, mêmes technologies, mêmes habits, mêmes nourritures… Lady Gaga en boucle, dans quelque Mc Donald, en sirotant un Coca Cola, à Vancouver comme à Vladivostok, à Zanzibar comme à Vienne ! En apparence seulement, car si quelques nantis rêvent d'un modèle unique en matières d'économie (de préférence un ultra capitalisme), de politique (de préférence calqué sur quelques démocraties occidentales), on imagine, sans trop de difficultés, les écarts encore bien tangibles entre des enfants vivant à Kandahar, Syrte, Gaza, Pékin, Téhéran, Chicago, Bombay, Oslo ou Kinshasa… Des écarts qui s'accentuent encore plus entre les villes et les campagnes, entre les riches et les pauvres… On peut concevoir, tout aussi aisément, comment se tracent les voies et les destins et à quel point il est, pour un individu[3], bien malaisé, souvent périlleux, parfois extrêmement dangereux, de s'écarter du chemin, de s'extraire de sa condition première, d'aspirer à être autre, à

2. Voir à ce sujet : *Cultures & Sociétés. Sciences de l'Homme « Vie plus longue, mode d'emploi ? »* (dossier coordonné par Christian Heslon), Paris, Téraèdre, n°19, juillet 2011.
3. La difficulté est généralement plus accrue si cet individu est de sexe féminin !

devenir soi. Il y a quelques prédispositions à glaner, dès demain, richesse et pouvoir pour ce garçon né, aujourd'hui, dans une famille de grands patrons d'industrie, à Neuilly sur Seine. Mais le même n'aurait-il pas eu quelque légitimité, quelque fierté, à tenir toute l'économie parallèle de son quartier populaire s'il était né dans une famille originaire de Colombie et affilié au cartel de Medellin ? Peut-être même que ses parents colombiens auraient été plus aimants, plus présents, plus attentionnés, voire même plus catholiques, que de riches parents Neuilléens !

Nous sommes construits et nous passons parfois une vie entière à nous déconstruire. Rimbaud, à 17 ans, l'avait déjà compris lorsqu'il écrit, avec une rare clairvoyance, à son professeur Georges Izambard, « C'est faux de dire : Je pense. On devrait dire : On me pense.[4] » Nous sommes conditionnés, au moins, par six mouvements (car il ne s'agit pas de réalités statiques mais de processus qui avancent inexorablement) : les environnements, les cultures, les éducations, les histoires, les événements, les rencontres. Très rapidement, quelques exemples sur ces six aspérités.

1. Margaret Mead(1963), lors de son ethnographie en Océanie, découvre que les environnements, y compris géographiques et économiques, colorent les idéaux sociaux. Leurs conditions réelles d'existence – qu'elle étudie avec rigueur – expliquent ainsi les idéaux sociaux guerriers pour les mundugumors, de solidarité pour les arapeshs, ambigus (sur les rapports de genre) pour les chambulis… On ne se construit pas socialement de la même manière lorsqu'on est bushman dans le désert du Kalahari, que lorsqu'on est inuit au Nunavik, lorsque l'on est nomade ou lorsque l'on est sédentaire, forgeron ou pêcheur, lorsqu'on vit dans un château à Hollywood ou dans une favela près de Rio…

2. Ce qui me semble totalement abscons peut, pour une autre culture que la mienne, se révéler fondamental, vital, simplement normal, par exemple la polygamie chez certains peuples africains. De nombreux ethnocentrismes occidentaux ont mis à mal bien des peuples lorsque des forces coloniales ont voulu éradiquer des pratiques qu'ils jugeaient, de leur point de vue, inconvenantes. On peut citer ici l'exemple de l'homosexualité initiatique des baruyas étudiés par Maurice Godelier(1982) et les stratagèmes utilisés, surtout par les « *so schocked* » missionnaires anglicans, pour supprimer, purement et simplement, tous ces rites. Or tout le quotidien est façonné par la culture et, pour des esprits obtus, tout donc peut être malentendus, dès la première salutation, ou pire conflits *ad vitam aeternam*. Les guerres les plus épouvantables se légitiment souvent dans des discours qui articulent le politique et le religieux (l'ennemi préfigurant évidemment l'axe du Mal, et son propre Dieu reconnaissant tout aussi évidemment les siens, c'est-à-dire les bons !)…

3. L'éducation est une première représentation du Monde puisque le petit Homme va immédiatement percevoir ce qui, pour son groupe, est bien ou mal, ce qui relève de sa classe d'âge et ce qui caractérise les prérogatives de ses aînés. Là encore, pour utiliser une métaphore, il y a bien du mal à tordre ce qui a été patiemment forgé et bien plus à remettre droit ce qui a été tordu ! Je connais la difficulté des assistants familiaux qui accueillent de jeunes enfants qui ont été abusés sexuellement ; la caresse pourtant indispensable n'est plus innocente, presque

4. Arthur Rimbaud, « Lettre à Georges Izambard (13 mai 1871) ».

impossible. D'une certaine manière, l'adolescence – en occident – se vit comme une remise en cause de l'éducation reçue, elle permet aussi au sujet en construction de percevoir ce qui tient et ce qui lâche…

4. L'homme s'inscrit au niveau de son cercle restreint dans une généalogie, au niveau de son groupe élargi dans une cosmogonie : il est tributaire d'un passé, de racines qui le constituent, pour le pire ou le meilleur (un patrimoine, un héritage, réels et/ou symboliques). Certains psychiatres ont fait remonter à trois générations la genèse d'une psychose. Pour le pire encore, on peut songer aux narrations éblouissantes d'Ismaïl Kadaré(1982) sur les vengeances intergénérationnelles dans les hauts plateaux d'Albanie. Ou l'intérêt renouvelé aujourd'hui des sciences humaines pour les secrets de famille…

5. Heureusement, nos vies individuelles ne sont pas totalement conditionnées, ni routinières, et nous connaissons quelques impondérables. Les événements qu'ils soient individuels (grandes joies, grandes peines…) ou collectifs (on peut penser ici aux actuelles révolutions dans le monde arabe) nous colorent singulièrement… Les voyages, l'apprentissage des langues, par exemple, peuvent faire événement (que l'on songe à l'engagement dans une expédition humanitaire) et nous ouvrir des horizons, nous déloger de quelque certitude acquise, nous permettre de penser autrement, de redonner sens à des valeurs, de sérier nos priorités…

6. De même, des rencontres essentielles jalonnent une existence humaine (les maîtres, les amis, les amants…). Les adolescents en grande difficulté, qui m'interpellent et que j'accompagne depuis de nombreuses années, me l'ont prouvé : c'est une vraie rencontre, qu'elle qu'en soit la forme, qui interrompt la spirale infernale, rien d'autres ! Le « vivre ensemble » se nourrit aussi d'une position anthropologique : l'échange des femmes. Il ne s'agit évidemment pas d'une apologie du proxénétisme mais de la capacité à rencontrer l'autre jusque dans l'alliance, et qu'ainsi soient possibles les amours entre une israélienne et un palestinien, un protestant et une catholique, une chinoise et un tibétain,…

Ici ou là, des fées se penchent sur le berceau et attribuent des dons ; ailleurs des ancêtres, des esprits, jettent de bons augures sur le nouveau né ; d'autres rites dans d'autres contrées encore permettent d'éviter, de contrer les mauvais sorts… Tout est réuni pour baliser le chemin, toute déviance devrait alors s'expliquer… Il y a – et la sociologie les étudie à l'envi – des déterminismes socioculturels. Mais la marge de manœuvre se situe dans les jeux[5] (l'écart et le mouvement) entre l'individu et le collectif, l'identité personnelle et l'identité sociale, la tradition et la modernité… D'un point de vue plus psychologique l'identité se construit dans l'alchimie subtile, l'équilibre entre le Moi, le Ça et le Surmoi (Freud), le nouage du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique (Lacan).

Nos sociétés du paradoxe nous somment tout à la fois de nous fondre dans la masse (pour la paix des ménages) et d'affirmer nos différences (pour une plus-value de reconnaissance). Le *Coming Out* des jeunes homosexuels en est un exemple « criant ». Les papiers d'identité ne suffisent plus. Des objets de

5. Et tout le courant de l'interactionnisme symbolique va l'explorer.

classe viennent parfois – comme la montre Rolex avant cinquante ans[6] ! – marquer une distinction, presque comme une décoration. Mais c'est aujourd'hui le corps qui vient signifier[7] une identité à fleur de peau. Les marquages corporels, des plus insignifiants aux plus extrêmes, viennent dire sans mots un peu de mes affiliations, de ma singularité. Parfois mon corps vient dire à ma place, à mon insu (dans les façons de se mouvoir comme dans celles de paraître), ce que suis, ou mes difficultés d'exister (cf. l'émergence des maladies psychosomatiques). Plus étonnant, des enfants adoptés, en grandissant, ressemblent de plus en plus à leurs parents adoptifs (pourtant très différents physiquement, parfois, de leurs parents biologiques). Aujourd'hui, l'identité se manifeste aussi dans les interactions de genre. On pense à la première phrase du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir (1949) : « On ne naît pas femme : on le devient» qui pourrait s'étendre aujourd'hui à bien des devenir…

On souhaite à tous les adolescents du 21ème siècle la clairvoyance du jeune Arthur (1871) : « Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre *voyant* : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de *tous les sens*. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : Je pense. On devrait dire : On me pense. – Pardon du jeu de mots.

Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait ! »

Bibliographie.

De Beauvoir, S., *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1949.

Dolto, F., *Paroles pour adolescents ou le complexe du homard*, Paris, Hatier, 1989.

Gauchet, M., dans : Blais M.-C., Gauchet, M., Ottavi, D, *Pour une philosophie politique de l'éducation*, Paris, Bayard, 2002.

Godelier, M., *La production des Grands Hommes*, Paris, Fayard, 1982.

Goguel d'Allondans, T., *Les sexualités initiatiques. La révolution sexuelle n'a pas eu lieu*, Paris, Belin « Nouveaux Mondes », 2005.

Kadaré, I. *Avril brisé*, Paris, Fayard, 1982.

Mead, M., *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon « Terre Humaine », 1963.

6. Invité le 13 février 2009 à l'émission « Les 4 vérités » sur France 2, cette question est posée au publicitaire Jacques Séguéla : « L'image "ostentatoire" du président, ce côté bling-bling de Nicolas Sarkozy, est-elle "*une erreur de communication*" *?* » Réponse : « *C'est une erreur journalistique. Comment peut-on reprocher à un président d'avoir une Rolex. Enfin... tout le monde a une Rolex. Si à cinquante ans, on n'a pas une Rolex, on a quand même raté sa vie !* »

7. L'anthropologue David Le Breton le développe amplement dans l'ensemble de son œuvre.

Rimbaud, A., « Lettre à Georges Izambard (13 mai 1871) ».